

# LE BRIGADIER

LES ARTS DE LA SCÈNE PASSÉS EN REVUE - TOULOUSE - OCCITANIE

## LE BRIGADIER

### ÉLOGE DE LA SIMPLICITÉ

JOËLLE PORCHET

08.01.2022



© Tim Wouters

Le collectif TgStan monte, pour la troisième fois, une pièce de l'écrivain norvégien Jon Fosse. Juste après *Dors mon petit enfant*, présenté au Garonne en octobre, il adapte à la scène *Rambuku*. Un exercice de style et de silence.

« L'écriture de Jon Fosse est particulière... Il y a des silences longs, des silences brefs, des pauses, un vocabulaire restreint ; c'est comme un long monologue... Le texte fait des boucles, des spirales, c'est un labyrinthe qui s'enroule... Mais les phrases ont un contenu existentiel très fort. C'est comme un diamant avec plusieurs facettes. C'est dur pour un comédien de respecter ce rythme et de se taire, explique Damiaan De Schrijver, au lendemain de la première de *Rambuku* à Paris. C'est une écriture qui ne va pas vers la psychologie, mais parle à l'imaginaire des gens. »

Dans cette pièce publiée en 2006, il y a une femme et un homme âgés, qui attendent, muets, immobiles ; ils sont en partance pour *Rambuku*... Dans ce nulle part lointain et rêvé, il y a des arbres et des chants légers... Est-ce l'ailleurs, la mort, l'au-delà ? « Nous avons joué en octobre au Garonne *Dors mon petit enfant* de Jon Fosse. Pendant le confinement, je me suis intéressé à d'autres textes de cet auteur et j'ai lu *Je suis le vent*, explique Damiaan De Schrijver, j'ai pleuré tous les jours. Je connais autour de moi des gens qui n'aiment pas du tout vivre. Cela trouvait un écho. C'était le bon

moment pour moi de faire *Rambuku* avec Kayije Kagame et Matthias De Koning. »

#### Une table, une chaise et des glaçons

« Les pièces de Jon Fosse sont d'une extrême simplicité... et c'est parfois compliqué, la simplicité, reconnaît le comédien. Nous avons peu de choses ; le décor, c'est une table, un tabouret, une chaise et des glaçons dans un verre... Nous n'avons que nous pour créer cette pièce. C'est fragile. »

Depuis trente ans, TgStan développe sa vision du théâtre, un théâtre qui ne serait pas réservé aux élites mais conduirait chacun à s'interroger sur sa vie, ses valeurs, sans pour autant oublier l'humour, la fête. « J'ai évolué avec le temps, confirme Damiaan De Schrijver, je suis devenu plus sobre, moins extraverti. J'ai envie moi aussi d'aller vers la simplicité, d'aborder les choses plus en profondeur. » Difficile de ne pas voir le parallèle... Fidèle au théâtre Garonne, TgStan y poursuit son aventure depuis plus de vingt ans, une histoire d'amitié et de confiance avec l'équipe de Jacky Ohayon. « Chez nous, à Anvers, il serait impossible de travailler comme cela, en ayant le temps. Ici, nous sommes chez nous. »

## LE CLUB DE MÉDIAPART

### EN HAUT LE TG STAN, EN BAS NICOLAS BOUCHAUD, DEUX HABITUÉS OCCUPENT LA BASTILLE

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

03.01.2022



© Tim Wouters

[...] Comme d'habitude, les tg STAN sont déjà là pour accueillir le public. Ils « n'entreront » pas en scène, ils y sont déjà, arpentent le décor généralement assez simple (cette fois deux toiles que l'on abaissera une à une, créant au sol un espace mouvant comme une mer agitée), le plus gros indique une place au spectateur indécis. C'est l'imposant Damiaan De Schrijver, il parle bien le français. A ses côtés, le frêle Matthias de Koning est moins disert. C'est sa nature et il parle peu le français. Entre l'un des piliers du tg STAN et le maître de la compagnie Maatschappj Discordia la complicité est aussi ancienne que palpable. Quand au sortir de l'école, Damiaan, Jolente De Keersmaker et Frank Vercruyssen décident de rester ensemble et de fonder le tg STAN, c'est auprès de Matthias de Koning qu'ils vont demander conseil. « *Mon maître* » dit Damiaan en regardant Matthias.

La pièce est signée Jon Fosse, auteur que les tg STAN retrouvent après *Je suis le vent*, elle est aussi mystérieuse et insaisissable que pour titre : *Rambuku*. Ne cherchez pas sur une carte, cela ne correspond à aucun pays, aucune ville ou village, c'est un nom rêvé, un endroit espéré, un ailleurs plus ou moins proche, un désir. Ce désir (ou consolation ?) est porté par une « Femme » sans nom : aller là-bas à Rambuku avec un homme ou l'y retrouver. C'est elle qui parle le plus souvent

dans un texte où les tournures reviennent presque à l'identique, comme un moteur qui a des ratés. La femme veut partir, partira-t-elle ? La pièce, telle qu'on l'entend (elle n'est pas encore traduite et publiée à l'Arche, éditeur attiré du théâtre de Fosse), ouvre plusieurs possibles. « *On a beaucoup d'informations mais ces informations ne résolvent rien. Cela parle de partir, de rester, du fait de ne pas être à l'aise où l'on est* » explique, dans le programme le volubile Damiaan.

Le rôle crucial et central de « la femme » est interprété par une jeune actrice que l'on a pu voir chez Bob Wilson (dans sa mise en scène des *Nègres* de Genet). Elle illumine la soirée par sa présence douce, son parlé simplement enveloppant, son élan qui la fait osciller entre ces deux acteurs monstres qui l'entourent. C'est elle, « la femme », qui donne des ordres. L'actrice s'appelle Kayije Kagame, elle est sortie de l'Ensatt en 2013 puis est allé l'été suivant à Long Island au mythique Watermill de Bob Wilson. C'est à l'Ensatt que, lors d'un stage, elle a rencontré Frank Vercruyssen, et lors d'une tournée des *Nègres* Anvers, Damiaan De Schrijver qui lui a fait lire *Rambuku*. C'est aussi simple et aussi beau que cela.

# FRANCE CULTURE / TOUS EN SCÈNE

## TG STAN, L'AMITIÉ RÉINVENTE CHAQUE PROJET

### AURÉLIE CHARRON

11.12.2021



© Tim Wouters

**Des collectifs d'acteurs qui se réinventent à chaque projet : Kayije Kagame, Damiaan De Schrijver et Matthias de Koning, portent le texte/poème "Rambuku" de Jon Fosse au Théâtre de la Bastille avec le Festival d'Automne.**

*Une émission enregistrée au Théâtre de la Bastille, sur le plateau, le lendemain de la première.*

Avec Kayije Kagame, qui porte le quasi monologue de la pièce, Damiaan De Schrijver et Matthias de Koning, il parle français grâce à Marguerite Capelle.

Les trois comédiens se partagent la scène de RAMBUKU, au théâtre de la Bastille avec le Festival d'Automne à Paris jusqu'au 22 déc. puis du 04 au 15 janvier. La pièce du dramaturge norvégien Jon Fosse, dont ils signent ensemble la mise en scène, n'est pas la première de Fosse au répertoire commun des deux historiques collectifs flamands : Damiaan De Schrijver (Tg Stan) et Maatschappij Discordia (Matthias de Koning) avaient notamment créé ensemble *Je suis le vent* au théâtre de la Bastille l'an dernier. Cette fois, pour leur septième collaboration commune dans ce lieu cher aux Stan qui s'y produisent depuis plus de vingt ans, le duo collabore avec Kayige Kagame, interprète principale notamment du prochain film d'Alice Diop, *Saint-Omer*. Actuellement résidente à la Cité internationale des arts (Paris) où elle prépare l'écriture de son prochain projet intitulé *Garde-robe, un dyptique*, la comédienne a par ailleurs collaboré avec Bob Wilson, Grace Seri.

## LA PARAFE SCÈNE DE LA VIE CONJUGALE : QUELQU'UN VA VENIR

F.

10.12.2021



© Tim Wouters

Les saisons passent, qui plus est bousculées depuis maintenant près de deux ans par la crise sanitaire, mais certains rendez-vous théâtraux se maintiennent. Le Théâtre de la Bastille accueille une fois de plus les tg STAN en cette fin d'année, offrant ainsi la stabilité d'un [repère](#) par temps troubles. Après *Quoi/Maintenant* et *Je suis le vent*, le collectif anversoïse revient une nouvelle fois à un texte de l'écrivain norvégien Jon Fosse, « Rambuku ». Un titre mystérieux pour un texte tout aussi mystérieux, qui invite les acteurs à mobiliser leur sensibilité pour se l'approprier, avant de solliciter celle des spectateurs. À trois au plateau, ils livrent une « scène de la vie conjugale » – titre d'un scénario de Bergman adapté par les tg STAN il y a quelques années – fondée sur une promesse : « quelqu'un va venir » – titre d'un autre texte de Jon Fosse.

Le public se presse pour monter dans la salle supérieure de la Bastille. Là-haut, une musique d'ambiance l'accueille qui contribue à apaiser les esprits agités, tandis que les acteurs se préparent tout en nous observant. Sans chercher à attirer les regards, ils se détendent la bouche par quelques grimaces, s'étirent les jambes ou le dos. Le plateau est dépouillé, comme souvent avec le tg STAN. Délimité par un parquet travaillé qui attire le regard, face à une grande tenture bleue, il est occupé par deux tabourets sur lesquels se trouvent des scripts. Autour, au-delà du parquet, une petite table, des plantes au loin. C'est à Matthias de Koning, membre fondateur de la compagnie Maatschappij Discordia qui cosigne le spectacle, qu'il revient de capter notre regard. Il y parvient sans un mot, sans un geste : d'un coup, de manière inexplicable, les bavardages cessent et les regards convergent vers lui. Il s'approche de la table et entreprend d'attraper des glaçons avec une cuillère pour les mettre dans trois verres. L'opération est délicate et il échoue à plusieurs reprises. Certains glaçons tombent sur la table, et il s'efforce chaque fois de rattraper le coup avant qu'ils ne gisent sur le sol. L'action est à la fois familière et incongrue. Dans tous les cas, elle

saisit, fait sourire, et même rire à mesure que l'acteur s'impatiente.

Ce geste miniature, effectué dans le silence le plus total, n'introduit rien de ce qui suit sinon le degré d'attention qu'il faut porter à la scène. Après cette entrée en matière, le spectateur est désormais capable de capter les regards, les micro-gestes, et ce qu'ils traduisent : l'attente, l'incertitude, la fragilité d'un début, d'une entrée, d'un déplacement, d'une parole qui survient. L'actrice Kayije Kagame, unie au collectif et à la compagnie pour ce projet, s'avance sur le plateau, regarde un de ses partenaires, puis l'autre, puis nous. Elle paraît hésiter, tandis qu'elle s'approche de Matthias de Koning, qui a délaissé sa cuillère pour s'emparer d'un texte. Le temps s'étire, au point que l'on imagine la voix de l'actrice avant de l'entendre, et lorsqu'elle surgit enfin, elle paraît étrangement grave par rapport à ce que son corps et son visage pouvaient laisser supposer. L'actrice se lance donc et dit un texte. Ou plutôt, elle le récite, comme à distance. Elle fait entendre les sauts de lignes, les pauses, et souligne les répétitions. Sa diction, bien loin d'oraliser le texte, de lui donner un tour naturel, souligne les marques d'oralité écrites : les « oui », les « hein », sont appuyés plutôt qu'adressés. En filigrane de l'écriture de Jon Fosse, c'est celle de Duras que l'on perçoit – Duras qui est apparemment familière à Fosse, que Claude Régy, dans tous les cas, a l'un et l'autre créés en France, et ainsi découverts au public français. Deux écritures lacunaires, du moins, trouvées par le silence.

De phrase en phrase, les mots de Kayije Kagame esquissent une situation. Celle d'une femme, qui parle à un homme. Si l'actrice se tourne parfois vers Matthias de Koning, c'est comme à un souffleur. Il se tient à ses côtés, le texte à la main, suivant chaque mot qu'elle prononce, page après page. Celui auquel elle s'adresse vraiment est Damiaan de Schrijver. Ses regards le constituent progressivement en personnage, alors qu'il ne paraît qu'observateur en retrait de la scène, assis

dans un fauteuil, bien loin de l'espace scénique délimité par le parquet. À mesure qu'elle le sollicite, son regard fuit de plus en plus systématiquement vers le public, tandis qu'il pousse de discrets grognements, à peine perceptibles – mais tout de même perçus, grâce à l'entrée en matière du spectacle.

Une femme parle donc, s'adresse à son mari, et annonce un départ à Rambuku ce jour-là. Un départ attendu, dans un endroit petit à petit esquissé qui évoque les poèmes de Baudelaire : « Une île paresseuse où la nature donne / Des arbres singuliers et des fruits savoureux »\*. Elle annonce qu'ils partent « là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève, / Se pâment longuement sous l'ardeur des climats »\*\*. Le paysage exotique, idyllique qu'elle laisse entrevoir, se constitue en promesse pour leur amour : « Songe à la douceur / D'aller là-bas vivre ensemble ! / Aimer à loisir, / Aimer et mourir / Au pays qui te ressemble ! »\*\*\*. Un pays qui lui ressemble, mais où l'homme sera autre, jeune à nouveau, et amoureux, sans doute. La femme s'est faite belle pour partir, elle demande à l'homme de lui dire qu'elle est belle, et c'est cette fois le souvenir du Cantique des Cantiques qu'elle convoque : « Je suis noire, mais je suis belle ».

En même temps que le paysage, affleure une relation abîmée au travers de cette langue qui butte et ressasse, qui recherche le dialogue sans relâche. Il faut considérablement insister pour que l'homme se lève, qu'il risque une demi-semelle sur le plateau, pour dire ce que la femme attend qu'il dise. Pour réciter ce qu'elle lui répète mot après mot, ou ce qu'elle a écrit sur un papier. Pour qu'il marche ou s'arrête, selon les ordres qu'il reçoit. La dépossession est totale. Elle laisse toute la place à la mise en scène en laquelle la colère s'est convertie, lorsque les questions authentiques sont devenues rhétoriques à force de silence, lorsque le dialogue est devenu monologue, que les réponses dictées portent l'espoir désespéré de mots performatifs : dire les choses et les faire dire pour ajuster la relation. Dire la beauté et l'amour fera renaître la beauté et l'amour.

Mais ce langage, soutenu par la conviction que l'ailleurs métamorphosera l'autre en ce qu'il était, qu'il sauvera le couple, laisse place au doute. Les coordonnées de Rambuku, au départ pays exotique, se troublent, lui donnent la forme d'un pays où retrouver les morts, ou du pays de l'enfance. Puis la femme passe d'une déclaration à l'autre, de « On va partir à Rambuku » à « Rambuku va venir ». Le pays désiré en vient à prendre la forme d'un homme attendu, qui n'arrive pas. L'inquiétude point, et c'est alors que l'on réalise que l'actrice a progressivement rejoint

le texte d'abord tenu à distance, qu'elle l'a subrepticement investi d'émotion, sans pour autant cesser de le faire entendre comme texte. Tout en nous lançant des regards qui ramènent constamment à la situation concrète du théâtre, elle fait percevoir la joie et l'inquiétude, le plaisir de la domination et l'agacement du silence. Tout se mêle, mais tout est décuplé par l'appropriation ludique du texte, les regards complices ou les déplacements qui paraissent autant d'ajustements – de même que l'accord des instruments qui signale le début d'un concert, parfois réitéré entre deux pièces, assure la beauté du morceau qui va suivre.

Au milieu de cet impossible dialogue, se tient ce souffleur, ce médiateur, qui deviendra Rambuku, le Rambuku tant attendu. Mais un Rambuku de fortune, qui essaiera de correspondre à la mise en scène rêvée par la femme, cette fois dictée par son conjoint qui lit une nouvelle feuille que la femme lui a tendu. Avant cette incarnation, le plus saisissant dans ce spectacle est peut-être cette présence silencieuse et pourtant puissante, hypnotisante. Matthias de Koning accompagne Kayije Kagame, le texte à la main, l'oreille attentive à ses confidences, les mots aux bords des lèvres, prêts à être chuchotés, le regard incitateur, le sourire complice, les traits tendus vers l'un ou l'autre. Les moindres mouvements de son visage deviennent spectacle, la plus petite mimique une forme de communication plus explicite que tous les mots prononcés à voix haute. Cet infralangage que le manège initial avec les glaçons permet d'entendre très distinctement fait retentir tout ce que le discours de la femme et le silence de l'homme taisent, tout ce que l'écriture de Fosse recèle, au-delà des mots.

Le récit tragique de ce couple au sein duquel le dialogue est devenu impossible, de ce départ qui paraît condamné, est décuplé, comme chaque fois avec le tg STAN, par ce sel ludique, cette distance qui rappelle à chaque instant qu'un texte est à l'origine de toute parole, que l'émotion qui survient naît d'une écriture, et par cette présence si singulière au plateau, extrêmement consciente d'elle-même et du public, qui transforme n'importe quelle écriture en un théâtre à fleur de peau, capable d'aiguiser la sensibilité.

## TOUTE LA CULTURE

### LES STAN NOUS EMMÈNENT À RAMBUKU

AMÉLIE BLAUSTEIN NIDDAM

08.12.2021



© Tim Wouters

***Dans le cadre du Festival d'Automne, au théâtre de la Bastille, vous pouvez voir en ce moment avant Un vivant qui passe à 21h, un spectacle comme un bonbon, délicieux et espiègle : Rambuku de tg STAN, Maatschappij Discordia et Kayije Kagame.***

C'est presque un seul en scène, c'est presque une lecture, et c'est absolument ni l'un ni l'autre. Kayije Kagame a l'air d'en avoir marre mais marre. Oui elle est belle, elle veut des réponses à ses questions, elle veut savoir une bonne fois pour toute si lui, ou eux d'ailleurs (Damiaan De Schrijver et Matthias de Koning), iront à Rambuku ! Non mais ! Elle a le droit de savoir !

Le texte de Jon Fosse est à la fois incompréhensible et très lisible. Il est fait de toute petites phrases du quotidien « Pourquoi tu réponds pas ? » « Réponds ! ». Tout se joue donc dans le jeu. Et justement, le collectif flamand tg STAN (S(top) T(hinking) A(bout) N(ames)) habitué du Festival d'Automne et du Théâtre de la Bastille a souvent été pour nous un bon remède à la déprime ! Et là, c'est le cas !

Donc, elle est au bord d'exploser mais reste toujours digne pendant que d'un côté Damiaan De Schrijver la regarde médusé, assis dans son fauteuil, et que Matthias de Koning, lui, s'amuse à mettre des glaçons dans des verres (pas si facile !). Ils évoluent tous les trois dans un décor plein de surprises (vous verrez) fait de rideaux, d'ampoules peintes en noir et d'un parquet grinçant pour l'essentiel.

C'est décalé à souhait, c'est un peu surréaliste, c'est singulier et unique. Cela ressemble à du Beckett, avec des silences, et pas vraiment de ponctuation. C'est en apparence facile et on sent que cela est impossible à apprendre. Alors, les trois ont leur texte en main comme une bouée, comme s'ils répétaient.

Au fait c'est quoi Rambuku ? Ben, on ne saura jamais vraiment !

## UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE

**RAMBUKU**

DENIS SANGLARD

08.12.2021



Retour dans le petit laboratoire des STAN et Discordia ou Damiaan De Schrijver et Mathias de Koning interrogent de nouveau, après *Dors mon petit enfant* et *Je suis le vent*, l'écriture de Jon Fosse. Ce qui est bien avec ces deux-là, c'est qu'ils n'ont de cesse de repousser toujours plus loin les limites de la théâtralité, de ses conventions, de faire du plateau un vaste chantier au risque assumé de l'échec. Avec au centre de leurs préoccupations le texte, toujours, et sa mise à l'épreuve sur le plateau. Et cette façon unique d'interroger le jeu de l'acteur, de brouiller la frontière entre le personnage et l'interprète parce qu'au fond, comme l'affirme Damiaan De Schrijver, le seul personnage au final c'est le texte. Lui que l'on sert et offre au public avec cette particularité, ce mystère propre à ces deux collectifs, d'abolir toute distance entre la scène et le plateau, de créer un lieu unique pour un dialogue singulier d'eux à nous, nous devenus acteurs et témoins de cette expérimentation, de ce chantier riche de promesses tenues et génialement imprévues. Avec *Rambuku*, nous sommes encore une fois avec bonheur déroutés, encore une fois joyeusement époustouflés de cette capacité à s'emparer d'une écriture aussi complexe, aussi retorse, répétitive et trouée de silence que celle de Jon Fosse et de lui donner cette clarté, cette limpidité, cette luminosité avec tant d'évidence et de simplicité.

Une femme est là qui patiente et parle obstinément de ce départ pour *Rambuku*, un ailleurs, un paradis qu'on croit deviner lointain et peut être inexistant. Un homme est là, mutique et borné, qui écoute cette femme et ne lui répond pas. Parfois la femme ordonne qu'il lise les réponses attendues et qu'elle lui écrit. On ne sait rien d'eux, on ne saura rien, juste cette obsession pour *Rambuku* dont on ne saura rien non plus sinon de « ces oiseaux grands comme des arbres ». Histoire d'amour ou de solitude? Rêve

ou réalité? Les mots affluent, peu de mots à vrai dire, répétés, entrecoupés de silences. Et dans ces silences-là trébuchent et tombent nos certitudes. L'écriture de Jon Fosse dans son dépouillement extrême, son dénuement volontaire se refuse à toute incarnation, à toute interprétation. Kayije Kagame, Damiaan De Schrijver et Matthias de Koning se plient à cette injonction et s'effacent, se diluent dans l'écriture et ses lacunes. Pour qui accepte cette proposition fragile, voire hardie, et de les suivre dans cette expérimentation singulière sans barguigner, c'est tout un imaginaire qui s'ouvre à nous. Ils nous donnent en quelque sorte la responsabilité de la représentation, de ce qui est énoncé qui désormais nous appartient autant qu'à eux. A chacun son *Rambuku*. Etrange jeu d'acteur à vrai dire qui n'en est pas un de la part de ces trois interprètes et heureux complices, toujours au bord du jeu sans y plonger tout à fait, s'exposant sans fard tel qu'en eux-mêmes. Kayije Kagame donnant le tempo, Damiaan De Schrijver renâclant à répondre à ces injonctions et Matthias De Koning en présence, texte en main, pour pallier les incidents possibles de cette « *non-représentation* ». Nous sommes toujours à la limite de l'exercice, plus au bord du jeu donc que dans le jeu lui-même. Pas vraiment une lecture non plus mais tout comme. Disons une mise en situation où chacun semble avancer des propositions sous le regard attentif de l'autre. Bref un étrange et paradoxal entre-deux qui accuse la théâtralité en s'en dépouillant pour mieux en extraire la puissance irréductible et théâtrale du texte de Jon Fosse. Et ça marche du tonnerre, on peut le dire. C'est d'ailleurs brochure en main qu'ils concluent, accusant de fait ce chantier ouvert à tous les possibles que la scénographie dénonçait, vastes bâches peintes, vieux tabourets d'usine et plafonniers pour projecteurs. Ce n'est pas sans une certaine curiosité, sinon impatience, que l'on attend la prochaine création. Ils semblent ne pas en avoir fini avec Jon Fosse. Et nous non plus avec eux.

## FRANCEINTER.FR

# RAMBUKU, UN AILLEURS LOINTAIN, UNE FAÇON D'ÊTRE AU MONDE, L'ESPOIR...

VALÉRIE GUÉDOT / CHRISTOPHE PINEAU /  
LAURE DAUTZENBERG

12.11.2021

Après *Dors mon petit enfant* et *Je suis le vent*, **Rambuku** est la troisième pièce de l'auteur norvégien que montent les **STAN**, selon lesquels « **Jon Fosse** crée un langage nouveau et éminemment personnel, rendant visible ce qui est absent, appréhendant avec une immense simplicité le chagrin, l'isolement, la solitude, l'angoisse, l'amour, les rapports familiaux proches et plus étendus – bref, toute la vie ».



© Tim Wouters

Sur scène, un homme et une femme, immobiles et silencieux, patientent en attendant leur départ pour *Rambuku*. *Rambuku* est un ailleurs lointain, peut-être sans réalité, mais dont on dit que tout y est agité et en mouvement. La souffrance n'y a pas sa place, les vagues ont la douceur cotonneuse des nuages, les grands arbres balancent au vent leurs frondaisons et des chants aux voix légères et claires charment les sens.

*Rambuku* c'est aussi une façon d'être au monde, l'espoir de l'amour retrouvé et la possibilité pour les STAN et Discordia d'expérimenter leur façon si singulière d'être là."

**Damiaan De Schrijver** évoque son travail sur *Rambuku* :

« Ce n'est pas de la poésie, ce n'est pas de la littérature, ce n'est pas une prière, ce n'est pas un livret, c'est une invention. Il - Jon Fosse - a inventé quelque chose dans son écriture que je n'avais jamais rencontré chez un autre auteur. Et cela reste très mystérieux. Cela parle de partir, de rester, du fait de ne pas être à l'aise où l'on est, que c'est toujours mieux ailleurs, ça parle de ce qu'on a vécu, de ce qui va venir, de ce qu'est le passé, de ce qu'est le futur... On peut y voir de la psychologie mais ce n'est pas psychologique. Les personnages n'ont pas de nom, c'est juste Femme, Homme, *Rambuku*. »

**Matthias de Koning** :

« Avec Fosse c'est le texte et seulement le texte, il n'y a rien en dehors. »

**Kayije Kagame** :

« Je pense que mon personnage exprime une puissante volonté de rêver et de décoller de cet « ici » qu'elle ne supporte plus. Mais le rêve peut s'avérer dangereux pour celui qui ne rêve pas. Cette pièce est très mystérieuse et invite chacun, je crois, à convoquer son propre imaginaire. »